

Ryôichi Wagô
Jets de poèmes
dans le vif de Fukushima
traduit du japonais par Corinne Atlan
Erès
Coll. Po&Psy *a parte*
302 p., 25€

Quelquefois des livres vous laissent sans voix et pantelant d'émoi, doucement et durablement, par quoi exprimer quoique ce soit à leur sujet relève de la quadrature du cercle. Cependant, passé cet état d'exaltation pétrifiante et quasi extatique, et raison retrouvée, le lecteur le critique se persuade ensuite qu'il faut transmettre, d'une certaine manière, en modeste mesure, en lui faisant écho, et parce que le médium même utilisé par le poète (le tweet) l'induit, se persuade qu'il faut transmettre ce qui par ce livre passe, ne pas rester aphone quoi. *Jets de poèmes* de Ryôichi Wagô est un événement littéraire qui excède la littérature, et pourtant, il donne ses lettres de noblesse et sa majuscule à la Littérature.

C'est un événement de l'histoire des hommes tristement célèbre : le 11 mars 2011, à 14h46, un séisme de magnitude 9 se déclenche au large des côtes de Sendai au Japon, et soulèvera un tsunami qui s'abattra sur 600 kilomètres de côtes et sur plusieurs villes, dont Fukushima, frappant la centrale qui y est installée, et provoquant un accident nucléaire d'échelle 7, le maximum sur l'échelle des accidents nucléaires. S'ensuivent explosions, incendies et fuites ; la radioactivité se répand dans l'air. L'état d'urgence nucléaire est décrété, et la population de Fukushima est appelée à évacuer.

Au cœur de la ville de Fukushima et de la catastrophe, un homme refuse de partir, et après avoir évacué sa propre famille, se cloître chez lui, fenêtres closes, écrit. Ryôichi Wagô est poète, natif de cette ville où il enseigne. Il ne veut pas quitter sa ville, veut rester pour témoigner, rester près de ses parents qui ont pris la même décision. Mais quelque chose le dépasse qui le pousse à agir ainsi ; est-ce l'*asura*, en tant que *daimon* japonais¹ ? (Qu'il évoquera et convoquera moult fois, « Je veux écrire comme un *asura*. »)

Dans la préface, écrite *a posteriori*, il déclare :

« Aucune perspective d’approvisionnement en nourriture, en eau, en essence. J’ai perdu toute énergie, il ne reste plus en moi que le désir d’écrire de la poésie. Je veux confier à quelqu’un ce sentiment de désespoir particulier dont l’espèce humaine n’avait encore jamais fait l’expérience. L’unique chose à laquelle j’ai envie de me consacrer est écrire. Je veux laisser un témoignage de ces moments où j’ai côtoyé la mort et la destruction. »

La phrase « J’ai perdu toute énergie » irradie tout le livre. Pourtant, une fois confiné dans sa solitude, quelques jours après le séisme, il enverra une quarantaine de tweets en deux heures, de nuit, à l’aveugle, au monde, qui ne resteront pas sans réponses, puisqu’au lendemain de ce premier envoi, il avait 243 *followers* (abonnés), 550 le surlendemain. Au fur et à mesure que la centrale nucléaire se vide de son énergie, celle du poète, en fusion avec le site, mêmement ; cependant l’énergie qui se vide d’un côté lui sera réinsufflée par ces *followers*, dont le rôle sera primordial, et dont le nombre croîtra sans cesse pour atteindre 14 000, deux mois et demi après. Car ces abonnés-lecteurs lui répondent, l’encouragent et l’incitent à écrire, le stimulent, le galvanisent ; le poète-twitto sollicite même leurs réponses. Après ce premier jet, commencera le journal-poèmes, et se succéderont moult autres tweets. L’impensable et l’innommable sont dits, voilà où est la démesure époustouflante de ce livre. Du 16 mars au 10 avril 2011, (avec une coda issue d’un étrange silence d’un mois et demi, dans la nuit du 25 au 26 mai), écrivant et envoyant chaque nuit des dizaines de tweets, à la file, sans interruption, en proie à une sorte de transe d’écriture, presque dépassé par l’ampleur du mouvement qu’il a généré, comme aspiré par l’énergie qui lui échappe mais se régénère, attiré favorablement par l’appel de l’autre, convaincu que « les mots ont un pouvoir », et témoignant avec la force du désespoir voire, Ryôichi Wagô s’interroge continuellement :

Qu’est-ce que cette catastrophe cherche à nous dire ? S’il n’y a aucun enseignement à en tirer, alors en quoi pouvons-nous croire ?

16 mars 2011 – 04:34

Il éprouve au plus profond de son être chaque nouveau tremblement de la terre ; et chaque réplique est d'une violence inouïe :

Attention, une réplique. Des milliards de chevaux enragés passent sous la terre au galop.

20 mars 2011 – 22:01

Sont-ce là les cavaliers de l'Apocalypse ?²

Les répliques se répètent, provoquent des séismes intérieurs : les poèmes-tweets. Elles rythment l'écriture, qui déploie un système rhétorique de reprises et de répétitions (échos, gradations, ressassements, épanaphores et anaphores, accumulations), créant, à force, un hapax rhétorique, la réplique, et ce, jusque l'insupportable, mais touchant juste. Lisant certains tweets, on voit la terre trembler. Un jeu sur la taille des polices de caractère en souligne l'échelle, mais aussi la peur et la colère du poète, qui montent en puissance ; il écrit en proie à un enthousiasme noir. Avant cet événement, le poète n'était pas un utilisateur de Twitter, l'évidence de son usage s'est imposée à la suite d'un incident domestique, en rassemblant les morceaux d'une assiette cassée, les morceaux d'un monde ; quand la métaphore déclenche une révélation ; l'infime, le grand. La contrainte du tweet (140 caractères) accentuera l'évidence, l'urgence de dire, la force du discours, sans développement ni étalage ; l'impérieuse nécessité de la contrainte oblige à aller vers l'essentiel ; et la réplique, qui se développe tweet après tweet, grossit et prend des proportions démesurées, telle la vague noire qui s'est abattue sur les côtes ; une réplique rhétorique qui s'abat d'un coup sur ce qui est essentiel. La brièveté formelle du tweet, autant que sa concentration sémantique, colle au sentiment de fragilité et de brièveté de la vie qu'a la majorité des humains.

Avec le temps et l'écriture, le poète absorbe la catastrophe ; il ne s'identifie pas à Fukushima, il est Fukushima, cette ville qu'il aime (« Ma

ville natale, c'est tout ce que j'ai ») ; il refuse de la voir mourir. S'ils évoquent le quotidien d'un reclus au cœur d'une apocalypse, les poèmes relatent également des choses du passé du poète, et notamment de son enfance, comme si revenir au passé pouvait raviver le présent mourant de la ville.

On ne peut éviter de penser que ce livre fait écho au « Wozu Dichter in dürftiger Zeit? » de Hölderlin, à la sentence controversée d'Adorno à propos de la poésie (lyrique) après Auschwitz, et sur le possible de l'art après l'impensable :

une telle chose est-elle possible ? Toutes les comparaisons sont mortes

20 mars 2011 – 12:00

Le réel ni le vécu ne sont poétiques, et, convaincu de la force du langage, aimant sa langue natale, et creusant dans celle-ci au moyen de ses poèmes-tweets, Ryôichi Wagô, fait expérience de l'impossible, et renoue avec ce que la poésie fut, et est encore, un art de la mémoire, de la mémoire des événements. Ici, la langue du poète fait événement, l'épopée d'un désastre ; une épopée archiviste (« L'Archive est la voix sans corps d'une conscience palpable/.../L'Archive a besoin de la poésie ne l'oubliez jamais/L'Archive est une inscription/.../Laissez l'Archive enregistrer le nom de ceux qui sortent de ce monde », écrit Anne Waldman³). À ce titre, *Jets de poèmes* est poésie de circonstance, fait date, inscrit et archive une catastrophe dans nos chairs mentales⁴.

En début de chaque journée, page de gauche, le livre fournit des informations sur la catastrophe, à l'état brut, journalistiquement, ce, avant la lecture des poèmes qui s'ensuivent, comme un jour qui se lève sur l'apocalypse, délivrant entre autres faits, le décompte des morts et des disparus. Nous suivons le mouvement qui va d'un enfer extérieur à un enfer intérieur.

Ces poèmes-tweets, par leur aspect spontané, laconique, fulgurant, répétitif, profus, répliquant, confèrent un mode incantatoire à l'ensemble ; une incantation liée à la croyance dans la force supérieure des mots et de la poésie, une incantation destinée à faire remonter, à la fois des profondeurs de l'être et des profondeurs de la terre meurtrie, à faire

remonter cette force vitale, rythmée par plusieurs refrains (« le brame des daims », « il n'est pas de nuit sans aube », « il pleut des radiations » etc.) Ryôichi Wagô nous entraîne dans une plongée vers les enfers, mais en remonte pourvu de nouvelles forces : il faut détruire la poésie, parce que la catastrophe a tout détruit, mais pour reconstruire une nouvelle poésie, c'est ce que scande la coda, qui magnétise le lecteur. Le chant tweetique en appelle aux forces profondes du langage.

Toute comparaison est morte, mais si mars est devenu le mois le plus cruel en la circonstance, il engendre des poèmes qui jaillissent de la terre morte⁵. « "Jet de poèmes", eau qui jaillit », source qui remonte.

je te vaincrai avec la poésie je te
réduirai en cendres avec la poésie je
te réduirai en morceaux avec la
poésie je te ferai trembler avec la
poésie je te ferai sangloter avec la
poésie je t'écraserai avec la poésie

26 mai 2011 – 00:37

Ce combat auquel nous assistons, auquel ont assisté des milliers de twittos en simultané, ce combat dépasse celui du poète, c'est un combat allégorique, c'est Achab face à la baleine, tutoyant ce qui lui échappe, une allégorie contemporaine de la démesure face au Sens.

Quelle est donc cette force qui oblige le poète à rester, au mépris de tous les risques encourus. L'ironie du sort veut que Fukushima, en japonais, signifie « Ile-du-Bonheur » ; y a-t-il chez Ryôichi Wagô une conviction souterraine du bonheur issue d'un rêve cratylique ?

La puissance d'évocation de ce livre est telle, que le séisme entre dans le corps du lecteur, qui entend et voit la terre trembler, qui entend et voit l'émotion du poète, puis celle d'une nation, puis celle du monde. La puissance de ce journal d'un retour immobile à la ville natale est à mettre en connexion avec une foultitude d'autres œuvres essentielles de la littérature mondiale ; donne le sentiment d'un condensé de ce qui s'est écrit de grand dans l'histoire littéraire qui fait l'Histoire.

Au final, qu'est-ce que cette apocalypse dévoile ?

Ce livre est une humaine réplique de la catastrophe.

Il est profondément optimiste ; est étourdissant de vie, mais sans complaisance. « Il n'est pas de nuit sans aube », termine le poète.

Ce livre est d'une effroyable beauté.

Jean-Pascal Dubost

Nota : La vie continue pour Ryôichi Wagô, et il l'annonce au terme de son livre « J'ai commencé une nouvelle série qui fera suite à "Jets de poèmes" : "Hommage silencieux" » ... Et les indications biobibliographiques de la fin de l'ouvrage nous apprennent que ce livre, *shi no tusubute* en japonais, débute une trilogie, et est suivi de « *shi no mukurei* (« Hommage silencieux »), à la mémoire des disparus et *shji no kaikô* (« Retrouvailles »), adressé aux survivants. » On espère leur traduction en français.

¹ Les *asura* sont des divinités bouddhiques de la mythologie japonaise, issues de l'hindouisme, considérées comme des démons. Souvent présentés comme perturbateurs et belliqueux, les *asura* sont d'anciens guerriers armés morts au combat, devenus, dans la mythologie japonaise, des gardiens des lois du Bouddha. Ils vivent sous la terre et dans les abysses. Leur caractère est très ambigu, complexe, bien que souvent présentés comme maléfiques, ils ont néanmoins des vertus protectrices. La comparaison avec le *daimon* socratique est toute personnelle, on l'aura entendu.

² Cela étant dit en conscience du décalage culturel et religieux.

³ Anne Waldman, *Archives pour un monde menacé*, Joca Seria, 2014.

⁴ « La poésie n'est par conséquent mémoire des dates que dans la stricte mesure où elle est *mnémotechnè* : un art, tout de même, de la mémoire. Et donc un art, tout de même, du langage : *logotechnè*. » (Philippe Lacoue-Labarthe, *La poésie comme expérience*, Bourgois, 1986).

⁵ Paraphrasant T.S. Eliot dans « L'enterrement des morts » (in *La Terre vaine*, 19221-1922).